

# La mort de Pablo Neruda

*Au début de l'année 1973, on apprit que Pablo Neruda était malade. Après le coup d'état militaire du 11 septembre son état s'aggrava et le 19 il fut transporté d'urgence de sa maison d'Isla Negra à Santiago, où il mourut le 23 septembre*

C'est à cette période-là que Pablo Neruda mourut. Le coup d'état militaire représenta l'aboutissement de ses pires craintes; il n'y résista pas et sa santé s'aggrava subitement. Alors qu'une ambulance le transportait dans une clinique de Santiago, les soldats firent irruption dans sa maison d'Isla Negra, mirent ses papiers sens dessus dessous et piétinèrent ses collections de bouteilles, de coquillages et d'escargots pour chercher des armes et des combattants clandestins. Víctor lui rendit visite à la clinique, où les gardes le fouillèrent, prirent ses empreintes digitales et firent des photos ; finalement le soldat qui gardait la porte de la chambre lui interdit le passage.

À cause de ce que qu'il savait de la maladie de Neruda et parce qu'il l'avait vu un mois auparavant et qu'il lui avait trouvé bonne mine, sa mort le surprit. Il ne fut pas le seul à se poser des questions sur les circonstances de l'événement : très vite la rumeur qu'il avait été empoisonné commença à circuler. Trois jours avant d'entrer en clinique, le poète écrivit les dernières pages de ses mémoires animé par la profonde déception de voir son pays divisé et soumis et son ami Salvador Allende enterré secrètement dans un lieu quelconque et accompagné par un cortège funèbre composé uniquement de sa veuve ; « ... cette glorieuse personnalité était morte criblée de balles et mise en pièce par les mitraillettes des soldats chiliens, qui avaient à nouveau trahi leur patrie », écrivit-il. Il avait raison, les militaires s'étaient déjà soulevés précédemment contre un gouvernement légitime, mais la mauvaise mémoire collective avait expurgé l'histoire de leurs trahisons antérieures.

Les funérailles du poète représentèrent le premier acte de rejet des putschistes ; elles ne furent pas interdites parce qu'elles se déroulaient sous les yeux du monde. Víctor opérait un malade qui était dans un état grave et il lui fut impossible de quitter l'hôpital. Il apprit les détails quelques jours plus tard par le patient qui le fournissait en papier toilette.

—Il n'y avait pas grand monde, docteur. Vous vous souvenez de la foule rassemblée dans le Stade National, quand on rendit hommage au poète ? Eh bien, je dirais que nous ne devons pas être plus de deux cent au cimetière.

—L'information vient d'être publiée dans la presse, maintenant qu'il est trop tard ; peu de gens ont appris la nouvelle de sa mort ou de son enterrement.

—Ils ont peur.

—De nombreux amis et admirateurs de Neruda sont sans doute cachés ou en prison. Racontez-moi — lui demanda Víctor.

—J'étais devant, pas très rassuré, parce qu'il y avait des soldats armés de mitraillettes le long du chemin menant au cimetière. Le cercueil était couvert de fleurs. Nous marchions en silence jusqu'au moment où quelqu'un cria: «¡Camarade Pablo Neruda!». Et nous répondîmes tous: «Présent, maintenant et pour toujours!».

—¿Que firent les soldats?

—Rien. C'est alors qu'un gars courageux s'exclama: «¡Camarade président!». Et tous nous répondîmes: «Présent, maintenant et pour toujours!». Ce fut très émouvant, docteur. Nous criâmes également que le peuple uni ne sera jamais vaincu et les soldats ne réagirent pas, mais il y avait des types qui prenaient des photos du cortège. Qui sait pourquoi ils veulent avoir ces photos.